

Editorial

« THEY JUST KNOW THE NAME, THEY DON'T KNOW THE PAIN »

Sylvain Camilleri

Pour une fois, cet éditorial n'a besoin que d'un minimum de justification. Ecrire sur la souffrance c'est, la plupart du temps, écrire sa propre souffrance, l'exorciser ou l'extérioriser. Je ne veux pas dire que les auteurs de ce numéro ont rédigé des contributions purement biographiques, en ce sens qu'elles raconteraient sans médiation philosophique leurs expériences directes de la souffrance. Je veux simplement dire que lorsqu'on décide d'écrire sur le thème de la souffrance, on ne peut se contenter de regrouper du matériel philosophique, de fureter dans sa bibliothèque afin de savoir qui a bien pu écrire à ce sujet. Toute réflexion sur la souffrance, l'angoisse ou la mort, ce que Karl Jaspers a théorisé comme autant de « situations-limites », comporte une part irréductible de vécus subjectifs et intersubjectifs. J'espère donc ne pas aller contre l'avis et le sentiment des auteurs en disant que, à l'origine de toute pensée de la souffrance, il y a l'expérience difficile d'y être confronté, que ce soit, pour parler avec Jankélévitch, à la première, à la seconde ou à la troisième personne.

Si la souffrance est un thème somme toute récurrent dans l'histoire de la philosophie, c'est certainement parce qu'elle se vit comme une aventure humaine, au sens d'une épreuve grâce à laquelle nous accédons au sentiment de la vie comme telle. Est-ce seulement parce que, comme le suggère Paul Ricœur, elle nous apparaît en première instance comme « le pion avancé de la mort » ? Non, cela serait certainement trop simple de réduire la souffrance à un avant-poste de la mort et de la comprendre dans sa seule relation avec cette dernière. La souffrance, aussi farfelu que cela puisse paraître, est une valeur. Elle peut d'ailleurs être dite valeur en différents sens. Pour le christianisme, elle est une valeur spirituelle, en ce qu'elle permet d'imiter le Christ, de le suivre sur le chemin douloureux qu'il a choisi pour accomplir le salut du monde. Mais la souffrance est également une valeur dans la philosophie car, lorsqu'elle est reconnue, acceptée et surpassée comme Nietzsche l'a réalisé avec sa maladie, elle devient alors non plus comme dans le christianisme un rabaissement jusqu'au rien, mais un corollaire de la volonté de puissance, une caractéristique d'élévation du surhomme.

La souffrance, comme l'être, se dit donc en plusieurs sens. Et il n'est pas exagéré de dire qu'elle a ses propres catégories : on souffre de son corps ou dans sa chair, dans son âme ou par son esprit, on souffre d'autrui et pour autrui ; on souffre en rêve, ou réellement ; on souffre par amour, parce qu'on est triste ; on souffre de sa condition, de son nom ; on souffre en travaillant, en créant et en bien d'autres occasions encore. En un sens, la souffrance est toujours fille de l'événement. Certes, il existe des souffrances durables, mais celles-ci sont toujours engendrées par un événement. L'avènement d'une maladie, la séparation d'avec un être cher, la performance physique ou tout simplement la naissance à soi, qu'elle soit biologique ou intellectuelle : toutes ces situations pointent vers un instant T au cours duquel le sens de la souffrance s'imprime de manière absolument indélébile dans l'histoire d'une vie.

La souffrance est aussi un état, un *Stand*, dont on ne se défait pas selon son bon vouloir, précisément parce qu'on ne l'a pas choisi. Dans un morceau saisissant intitulé « Black girl pain »¹, les artistes hip hop Talib Kweli et Jean Grae ont cette expression qui reflète bien le fond de la souffrance et ce qui pose problème en elle : « They just know the name, they don't know the pain », ils ne connaissent que le nom, et non pas la souffrance. Le partage de la souffrance a ses limites. Blanchot, que cite Levinas, écrivait quelque part, dans un esprit similaire à celui de Kweli et de Grae, mais concernant un autre type d'événement, en l'occurrence la souffrance des déportés, que ce que ces hommes et ces femmes cherchaient à nous dire était quelque chose comme : « Sachez ce qui s'est passé, n'oubliez pas, et, en même temps, vous ne saurez jamais ». Si je peux reconnaître ma souffrance dans un certain groupe humain en proie aux mêmes événements que ceux qui me touchent, je ne puis que constater l'impossibilité d'un discours unifié et uniforme à son propos. L'idée que j'ai de ma souffrance, ma relation avec elle se fait dans un *combat* (une autre situation-limite selon Jaspers) continué entre moi et moi-même, sur fond de monde commun et de monde environnant. Rien, donc, n'interdit l'empathie ; mais tout, en revanche, commande de dire sa souffrance avec ses propres mots et de ne pas se la laisser dicter par un autre que soi. Car il est encore une autre souffrance, surrogatoire, qui guette, et que décrit Jean Grae dans le morceau précité : « The pain of not reflecting the range of our complexions ». En ce sens, réussir à dire, même partiellement, sa ou la souffrance, c'est réussir le tour de force de livrer une part de son *eccéité*.

Une fois encore, je ne voudrais pas trahir les auteurs, mais je vais quand même risquer de dire que je laisse maintenant les lecteurs prendre connaissance des différentes *confessions* qui composent cette nouvelle livraison de *Klēsis*. Si j'appelle ces contributions des confessions, ce n'est pas pour en faire des aveux religieux, mais plus simplement pour montrer philosophiquement le caractère cathartique de toutes ces méditations et comment elles nous permettent, parfois à leur insu, de retrouver au détour d'une phrase ou d'une idée l'espoir qui permet d'assumer la souffrance, de la transcender et d'en faire, selon le vœu de Jaspers, la révélation de notre être.

¹ Talib Kweli featuring Jean Grae, « Black Girl Pain », Track 11 in Talib Kweli, *The Beautiful Struggle*, New York, Rawkus, 2004.